Ami Mallet, Voyage à pied au lac de Joux en octobre 1786

Un excellent texte de la part d'un citoyen genevois qui eut non seulement l'occasion de traverser notre Vallée de Joux, mais aussi d'y discuter avec ses citoyens. L'œuvre de Mallet est bien connue des Editions Le Pèlerin qui en ont donné deux versions.

L'auteur s'est tout particulièrement intéressé à nos lacs.

Né en 1759, décédé en 1790. Il n'avait que 27 ans lors de son voyage à la Vallée de Joux. D'une famille de banquier, sa culture était remarquable.

Nous n'avons aucun portrait de lui.

On nous apprit que plusieurs y viennent sur la réputation des truites et des brochets. La Vallée compte en effet cinq pièces d'eau poissonneuses ; deux étangs, l'un naturel, près du hameau du Séchay[1], entre le grand lac, le Lieu et les Charbonnières, l'autre artificiel, adossé contre ce dernier village[2], et trois lacs, tous remarquables, le grand lac de Joux, celui des Brenets[3], et le lac ter ou troisième lac en miniature, environné d'herbes flottantes et élevé au-dessus du niveau du grand lac, quoiqu'il n'en soit séparé que par une colline. Ces trois lacs gèlent de Noël à Pâques ; alors on les traverse à pied et en traîneau.

Le grand lac a deux lieues de longueur sur vingt minutes de largeur. Après avoir reçu l'Orbe à son extrémité occidentale, il se dégorge de l'autre par un canal étroit, couvert d'un pont de bois, dans le lac des Brenets, qui a une lieue de tour et qui termine la vallée. Vers son extrémité, les coteaux se resserrent et il devient très profond. Messieurs de Saussure et Pictet le parcoururent en bateau, mais, moins heureux que d'autres voyageurs, ils furent surpris par l'orage[4] ; une de leurs rames se cassa, ils n'en avaient point pour la remplacer ; il fallut rejoindre les deux moitiés, et éviter avec effort cette côte escarpée et dangereuse. Nous en essayâmes le tour à pied en commençant par les Charbonnières, ce qui n'est pas facile, parce qu'à mesure qu'on avance, le rivage se rétrécit, la colline se rapproche de l'eau, et devient enfin comme un mur perpendiculaire[5]. En un endroit l'eau du lac avait creusé dans la colline ; il nous fallut chercher au-dessus un sentier étroit où nous défilâmes en surplombant l'onde.

Ce lac n'a d'autre écoulement que des sortes d'entonnoirs tant naturels qu'artificiels, où il se précipite et disparaît à travers les interstices de la pierre calcaire dont le fond est composé. Les entonnoirs artificiels sont proprement des

---

[1] Il s'agit du Laytiret, dont nous avons traité précédemment. Le Séchey s'écrivait couramment avec le a en ce temps-là.

[2] L'auteur fait allusion ici à l'étang de la Sagne, aux Charbonnières, qui paraît donc encore en service à l'époque où Mallet passait à la Vallée de Joux. Il devait perdre son rôle de bassin d'accumulation à peine quelques années après.

[3] Mallet fait ici la faute classique, notant des Brenets, à la place de lac Brenet.

[4] Il ne s'agissait pas d'un orage, mais d'un coup de bise.

[5] Mallet fait ici une confusion entre le lac Brenet et le lac de Joux. En effet, Saussure sonda la profondeur du lac de Joux et celle du lac Brenet. Et l'épisode de la rame cassée se passe sur le lac de Joux et non sur le lac Brenet.

puits creusés au bord et à niveau du rivage et qui, communiquant au lac par des canaux servant à le dégager, empêchent ses eaux de monter et d'inonder les prairies. Le plus étonnant de tous est un entonnoir naturel au nord-ouest du lac, au pied de la colline ; l'eau s'y engouffre avec tant de furie qu'elle détache souvent des fragments épais du rocher, et qu'on en voit des feuillets énormes encore faiblement attenants au mont et suspendus sur l'abîme, et prêts à s'y précipiter ; ils boucheraient l'ouverture si l'on n'avait eu soin d'y placer des appuis à une grande hauteur. A l'entrée du gouffre est un moulin à scie appelé Bon-Port, et dont l'activité est telle que la scie mord dans le bois de 15 pouces par minute.

A cet endroit, la vallée finit, et l'eau des lacs et de l'Orbe, engloutie dans les ouvertures, paraît absolument perdue, mais la nature bienfaisante la fait filtrer par un lit invisible et sous les racines des monts pour la faire reparaître à une lieue de là, également abondante et pure ; c'est ce qu'on appelle la source de l'Orbe, et qui n'en est que la renaissance. L'eau sort en bouillonnant de sa longue prison par une bouche large de 16 pieds sur laquelle pèse un rocher en forme de croissant, élevé d'au moins trente toises et couronné de noirs sapins. Cette eau limpide et transparente, pressée dans son cours à droite et à gauche par deux monts hérissés de hêtres et de pins antiques et sombres, mugit à travers les cailloux sur un lit tapissé de mousse qu'elle blanchit de son écume ; elle remplit l'air d'une vapeur douce qu'entretient l'ombrage des bois et qui rafraîchit et délasse. M. de Saussure n'hésite pas à la préférer à Vaucluse pour cette fraîcheur bienfaisante et la majesté des forêts.

Un fait récent vient de prouver sa communication souterraine avec les lacs de Joux. En 1776, ces lacs d'élevèrent au-dessus de leur niveau ordinaire et les entonnoirs engorgés faisaient craindre une inondation. Pour les réparer, on voulut commencer par les mettre à sec, ainsi que le petit lac qui les alimente. Dans ce but, on ferma par une forte digue le canal par où le grand lac se dégorge dans le petit lac. Déjà ce dernier baissait, et le grand s'élevait de douze pieds, lorsque la ligue en éprouva une telle pression que tout à coup elle rompit ; l'eau jusqu'alors retenue, se précipite avec fracas du grand lac dans le petit, bouleverse celui-ci et le trouble jusqu'au fond, s'engouffre dans les entonnoirs, toujours remplie de base, et bientôt, à une lieue, rend fangeuse la source de l'Orbe, qui ne redevint pure qu'avec les lacs.

Ami Mallet avait fait tant bien que mal le tour du lac Brenet que l’on aperçoit ici à gauche. A droite, le village du Pont. Dessin d’un auteur anonyme, de 1853.